

JAVIER PÉREZ
Élise Parré

Exhibition Catalog: Mastère 93
École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, Paris, France 1993

Il y a peu, les objets que fabriquait JAVIER Pérez se situaient clairement comme une prolongation de son corps, sortes d'outils attendant qu'une main le saisisse et don't on sent la fonction sans pouvoir la préciser; objets petits, si intemporels et si abstraits qu'on ne pouvait s'empêcher de les rattacher à des formes connues: un instrument de musique, de torture, de plaisir, un aliment, un poisson.

Puis la distance entre le matin et l'outil s'amenuise. La familiarité entre le corps et l'objet s'accroît ainsi que leur dépendance. L'outil devient prothèse. Bien que trop médical, le terme reste le plus adapté. Les objets se trouvent alors chargés d'une telle corporalité qu'il nous est impossible d'y rattacher aucune autre forme connue. Ces prothèses-là n'ont pas pour rôle de remplacer des organes manquant mais d'en ajouter.

Il fabrique ses objets, les expérimente, les vit. Eux modifient le rapport qu'il entretient à son intégrité physique et à celle des autres.

La démarche peut paraître narcissique. En fait, il s'agit pour lui de ressentir ses propres possibilités, ses limites non pas en tant que personne mais en tant qu'humain, d'observer les répercussions d'ordre mental qu'entraînent ses objets. Il se sert du matériau le plus proche, son propre corps.

Souvenez-vous de votre état lorsque vous n'aviez pas encore de seins, lorsque votre sexe ne vous permettait encore aucune éjaculation, la curiosité, la peur, l'envie que cela suscitait. Bien que prévenus des transformations à venir, nous étions dans l'impossibilité de les imaginer autrement que comme d'étranges rajouts. Puis, plus tard, la sensation que notre corps avait toujours été ainsi.

Depuis nous n'accordons plus beaucoup d'attention à notre corps ni à la façon dont il influe sur nos pensées. Au mieux, il se rappelle à nous lorsque nous faisons l'amour, lorsque nous avons des problèmes de santé...

Tout se passe comme si notre corps était acquis à la puberté puis figé jusqu'au premier signe de vieillesse.

Javier, lui, n'a pas cessé d'être plein d'attentions pour son corps. On aurait tort de croire à une régression. Il ne fait que suivre un processus que nous avons interrompu après la puberté.

Ses pièces lui permettent de ressentir le monde à travers un savoir préexistant. Elles mettent à l'épreuve son état d'individu vivant et par conséquent les mélanges humains possibles. Les objets flottent entre le proche et le lointain, l'interne et l'externe, le masculin et le féminin. L'ambiguïté est grande car l'expérimentation ne peut amener les certitudes incisives de la rationalité. Javier Pérez est pleinement en vie, ses pièces supposent toujours le mouvement corporel comme pour nous rappeler que le corps n'est jamais immobile sauf mort.

Ces derniers temps, la familiarité entre ses corps et ses objets s'est encore accentuée. Après l'avoir vu passer des journées entières à palper, caresser, chauffer, malaxer ses pièces, j'eus le sentiment que son corps était maintenant devenu la prolongation de ses pièces. Ce sentiment me semblait extraordinaire qu'effrayant.

Rien à ajouter. Ses travaux étant d'abord source d'expérimentation, le plus important n'est plus de continuer à rationaliser mais de vous inviter à appréhender vous-mêmes les objets, les toucher, les glisser encoignures, éprouver leur douceur, leur rugosité. Mais, ne faites cela que si vous avez le sentiment de toucher un corps pour la première fois, avec cette curiosité, cette peur, cette envie.